

1. V následujícím textu proveďte všechny potřebné typografické náhrady
2. Upravte velikost stránky, aby měla všechny okraje 2,5 cm
3. Vytvořte bibliografii podle pravidel s předsažením jednotlivých položek 1 cm.
4. Vytvořte styly, nadefinujte styl Normální s písmem Times New Roman, 12 bodů, zarovnání do bloku
5. Proveďte další úkoly vyznačené v textu zeleně

L'Inscription

Borges entre poésie et prose

Il y a quelques années, une plaque à la mémoire de Borges devait être posée sur la façade de l'hôtel "l'Hôtel", rue des Beaux-Arts, où Borges et María, son épouse, descendaient durant leur séjour à Paris. Ils aimaient ce lieu, appelé anciennement "Hôtel d'Alsace", où Oscar Wilde avait passé ses dernières années y achevant sa vie juste un an après la naissance de Borges. Au-dessus du portail de l'immeuble, sur un côté, une plaque commémore l'écrivain irlandais, duquel Borges disait : "Wilde est l'un de ces hommes chanceux qui peuvent se passer de l'approbation de la critique ainsi que, quelquefois, de l'approbation du lecteur."

Quelqu'un me demanda si Borges allait figurer sur la plaque en tant que poète ou en tant qu'écrivain. Je ne trouvais pas la réponse, j'étais perplexe. Son nom m'interdisait une classification. Pour moi, surtout en français, le mot poète est chargé d'une connotation traditionaliste, voire un peu arrogante, qui ne s'accorde pas avec son surnom ni avec lui. À mes yeux, il dépassait ce mot qui, désignerait-il l'indicible, est employé dans un sens établi. Il me semblait que son esprit conférait à ce mot une signification supérieure ou, du moins, particulière. Le mot poète est proche de poétique et le mot poésie ne contient que faiblement ce à quoi il se réfère. Borges reste un créateur marginal. Son surnom, avec la complicité de Borges — l'autre — le situe dans cette périphérie, qui exerça sur lui une si grande fascination. Pour revenir à ce qu'il fallait inscrire sur la plaque, des amis partagèrent mes doutes. En définitive, le mot écrivain fut inscrit ; il comprenait non seulement le mot poésie, mais encore, ce qui est préférable, le mot écriture. Or l'antagonisme m'avait troublée. D'une part, Borges symbolisait absolument le mot poète, et, de l'autre, ce mot n'exprimait pas son surnom.

Les écrivains créateurs échappent aux classifications. À partir d'un lieu imaginaire, dépourvu de langues, ils réinventent le monde et ses lois. Dans la préface de Cuaderno San Martín, Borges écrit : "J'ai vu chez Verlaine l'exemple d'un pur poète lyrique ; chez Emerson, le poète intellectuel. Comment classer Shakespeare ou Dante ?"

Parler de Borges, c'est parler de Dante. Dante ouvre son livre de la mémoire, composé de poésies et de proses, avec une rubrique sur le haut de la sphère à la manière d'un frontispice : **incipit vita nova**. En ces temps, dans son pays, surgissaient les dialectes mêlés au latin oral. Il eut le présage d'une langue, qui courait comme une panthère à travers l'Italie, et partit à sa découverte. Lors de son voyage, il perçut de tout côté le parfum de cette langue. Et avec ce parfum, il enlaça de sa plume les quatorze dialectes de l'Italie et fit jaillir une expression, apte à être utilisée autant pour la poésie que pour la prose, et qu'il dénomma la langue illustre. Lorsqu'il écrivit Vita Nova, la langue italienne prit naissance, transfigurée par son génie et le déchirement de l'exil.

Ailleurs, il étudie la langue vulgaire en la comparant avec le latin. Pour lui, l'histoire de la langue est l'histoire de l'homme. Il explique que le terme illustre signifie ce qui possède le don d'illuminer, comme serait illustre l'homme, qui diffuse sa lumière de bonté et de justice. La langue est l'âme de l'être.

Sept siècles plus tard, dans un autre continent, Borges ouvre son livre de la mémoire avec sa langue illustre. J'imagine sur le frontispice sa sentence :

La racine du langage est irrationnelle et de caractère magique. Au sujet d'un poème de Rossetti, Borges déclare : "Ce poème est aussi, dans une certaine mesure, un conte... Il a été écrit en vers mais il pourrait aussi bien être un conte en prose, un conte fantastique. Il a une origine narrative". Les livres de Borges s'ouvrent sur des poésies et des proses brèves, anecdotiques, les unes confirmant les autres. Mais qu'il arrête ses phrases, pour les changer en vers, ou qu'il les prolonge sur les blancs, il est aux prises avec son univers qui surpasse tous les genres.

Je pense à son texte sublime : L'écriture du dieu, dans L'Aleph. Le prisonnier de ces pages dit : "Peut-être que la magie était écrite sur mon visage, peut-être étais-je moi-même l'objet de ma recherche". Après, le prisonnier voit Dieu dans une Roue d'eau et de feu, pareille à la Roue d'amour qui fait tourner le ciel et les étoiles dans l'ultime vers de La Divine Comédie. Et lorsqu'il est sur le point de déchiffrer l'écriture, non d'une panthère mais d'un tigre, Borges, subitement, se substitue au prisonnier et s'écrie : "Ô joie de comprendre, plus grande que celle d'imaginer ou de sentir !"

Il est lui-même le prisonnier de L'écriture du dieu et celui de L'Aleph devant la sphère miroitante à l'éclat presque intolérable, dit-il ; comme il est Ireneo Funes enfermé dans la prison de sa mémoire. Et je m'aperçois que, plus il est près de ses souvenirs, plus il accueille ses visions prodigieuses. Ses yeux aveugles traversent le temps et rejoignent ceux de Dante. Dans le chant XXVIII du Paradis, Dante voit un point lumineux entouré de neuf cercles de feu. Pour Borges, l'Aleph est un point de l'espace qui contient tous les points. Dante voit Béatrice, Borges voit le Dieu sans visage qui se cache derrière les dieux. Tous deux, en extase, contemplant la lumière divine. J'ai lu récemment un

Borges entre poésie et prose  
livre d'Yves Bonnefoy, appelé L'Imaginaire Métaphysique (1. Yves Bonnefoy, L'Imaginaire métaphysique, Paris, Éd. du Seuil, coll. "La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, 2006), où j'ai souligné ces

mots : "La lumière semble être un fait de l'esprit, presque son corps."

Borges s'était procuré les trois volumes de La Divine Comédie chez Mitchell, une petite librairie de Buenos Aires, qui n'existe plus aujourd'hui. C'étaient des versions anglaises de Carlyle, en édition bilingue. Il lut ces versions lors des trajets en tramway qu'il effectuait de chez lui, au coin des rues Las Heras et Pueyrredón, jusqu'à Almagro Sur, aux environs de la ville, où il travaillait dans une bibliothèque. Borges adorait les traductions, principalement anglaises. En plus de La Divine Comédie, il avait lu et aimé Don Quichotte ainsi que Les Mille et une Nuits dans des versions anglaises, qu'il comparait à d'autres versions. Il disait que les traductions étaient meilleures que l'original. Peut-être pouvait-il ainsi percevoir le mystère de l'œuvre, lire dans ses profondeurs et le recréer en jouant avec les accents des deux langues. Le dépaysement était pour lui un pays naturel, et choisi.

Dans El Hacedor — en français L'Auteur — les genres se confondent de telle manière que l'on ne peut pas définir l'ouvrage comme un recueil de poésie ou un livre de prose. La première partie se compose de courts récits. Suivent une quarantaine de poèmes, une série d'inscriptions et un épilogue. En écrivant Histoire de l'Éternité, Borges nous dit : "J'ai eu quelquefois l'impression que la différence radicale entre la poésie et la prose réside dans la très diverse expectative du lecteur : la première présuppose une intensité qui n'est pas tolérable dans la dernière."

Borges n'emploie pas souvent le mot poème, il le remplace par des mots comme inscription, pièce, exercice, version, écho, signe. Dans La muraille et les livres — traduit par Paul Bénichou et Sylvia Roubaud-Bénichou — on lit :

[...] Nous pourrions en tirer la conclusion que toutes les formes ont leur vertu en elles-mêmes et non dans un "contenu conjectural" [...] La musique, les états de félicité, la mythologie, les visages travaillés par le temps, certains crépuscules et certains lieux veulent nous dire quelque

chose, ou nous l'ont dit et nous n'aurions pas dû le laisser perdre, ou sont sur le point de le dire ; cette imminence de la révélation, qui ne se produit pas, est peut-être le fait esthétique.

Dans le prologue de *L'Autre, le Même*, Borges avoue non sans ironie : "Quelquefois, j'ai été tenté de traduire en espagnol la musique de l'anglais ou de l'allemand ; si j'avais accompli cet exploit, sans doute impossible, je serais un grand poète."

Il accomplit l'exploit en offrant, à son tour, une langue à l'Argentine. Mais au lieu de pourchasser les dialectes de l'Espagne et de l'Amérique du Sud, il

**bibliographie**